

Note de lecture

« Encore carnivores demain ? Quand manger de la viande pose question. »

Auteur : **Hubert de Cadolle** (Ifce)



Les auteurs, Olivier Néron de Sury, journaliste scientifique, et Jocelyne Porcher, sociologue et directrice de recherche à l'Inra, interrogent la relation homme-animal à travers la crise de la consommation de viande. Ils lancent un **message d'alerte** :

« On se focalise et l'on se crispe actuellement sur la viande, mais si crise il y a, celle-ci n'est pas cantonnée à la sphère alimentaire : **toutes nos relations** avec les animaux — avec tout ce qu'elles comportent d'émotion et d'affection — sont **en jeu** et c'est aujourd'hui que nous décidons de leur devenir ».

A l'encontre des défenseurs de la cause animale qui présentent l'élevage comme une exploitation des animaux depuis la nuit des temps, ils défendent la **position** d'une domestication, issue d'une recherche de compagnie mutuelle, intensifiée par l'homme ensuite, et d'un **élevage, relation de travail** dans laquelle les deux parties s'investissent et collaborent.

Sont à l'origine de cette crise, d'une part, l'urbanisation qui a fait perdre à l'homme le sens de cette relation de travail, et d'autre part, l'industrialisation de l'élevage qui a fait de l'animal non plus un collaborateur mais une simple ressource pour laquelle on n'a plus de considération. L'**élevage** et la consommation de viande peuvent être sociologiquement admis, à partir du moment où une « **vie bonne** » est donnée aux animaux. Celle-ci se caractérise par l'absence de souffrances dénuées de sens, des besoins individuels ou collectifs satisfaits (espace, bienveillance des congénères et de l'homme ...) dans un **don réciproque** : vie, affection, bienveillance, confiance de la part de l'éleveur ; confiance, affection, labour, et vie pour nourrir les hommes, de la part des animaux.

Quatre scénarios d'évolution sociétale sont alors envisageables.

Des végétariens et des animaux libérés	Une viande rare et des animaux domestiques heureux	Des flexitaristes et des animaux moins malmenés	Rien ne change
Animaux de rente et sauvages rendus à la vie sauvage. Diminution de la variété des espèces. Pâturages remplacés par des landes. Absence de toute relation avec les animaux.	Disparition de l'élevage industriel. Petits élevages avec abattage de proximité. Viande plus rare mais de qualité. Autres utilisations (compagnie, secours, ...) très réglementées.	Modération de la consommation de viande. Exploitations industrielles plus rares et strictement contrôlées. Détention des animaux de compagnie plus réglementée qu'aujourd'hui.	Poursuite du système actuel entraînant l'intensification des conflits sociaux. Crises (sociales, environnementales).

Synthèse du livre

L'animal, du gibier au collaborateur

L'homme prédateur

Au départ chasseur occasionnel, la consommation de viande s'est accrue avec l'évolution de l'australopithèque vers homo sapiens. Elle est concomitante de l'augmentation de la taille de la boîte crânienne et de l'utilisation d'outils sans qu'un lien de cause à effet puisse être affirmé. La **chasse** a eu un **effet de socialisation** car il faut s'accorder à plusieurs pour réussir. On trouve de nombreuses traces symboliques des relations aux animaux à travers les peintures pariétales. Les peintures pariétales sont le signe d'une relation forte entre homme et animal.

Les causes et les effets de la domestication

Apparue au néolithique, la **domestication** a changé le mode de relation. Certains pensent que la **recherche de compagnie mutuelle** est à l'origine de celle-ci, l'homme ayant ensuite renforcé intentionnellement ces liens. Il y a 15 000 ans, les loups les plus dociles se sont laissés domestiquer et l'homme a apprécié leur compagnie et leur aide pour la chasse et la garde. La consommation de viande de suidés et ongulés semble postérieure de 1000 ans à leur domestication. Ils étaient utilisés au départ pour le lait, le cuir et le fumier.

Bien plus tard, la **révolution industrielle** a considérablement modifié la relation homme-animal. Elle a introduit une nouveauté : la **distanciation** des hommes avec les animaux. Plus urbains, ils perdent les savoir-faire de la relation de travail avec les animaux.

Ainsi, si les animaux ont subi au cours des siècles des relations de **domination**, c'est plus dû à une forme capitalistique d'utilisation, dans laquelle les **animaux** sont **considérés comme des ressources** et non plus comme des collaborateurs.

Y a pas que dans le cochon que tout est bon !

Les utilisations des animaux sont très nombreuses, tantôt comme matière première, tantôt comme partenaire : certes pour l'alimentation humaine mais aussi comme fournisseurs de vêtements et d'outils, assistants d'agriculture et de transport, auxiliaires de chasse, pourvoyeur de compagnie...

Comment évolue la consommation de viande ?

La viande reste chargée symboliquement. Désirée car supposée rendre fort du fait de sa haute valeur nutritive, elle a aussi fait l'objet de réticence dès l'antiquité (Hippocrate, Pythagore), d'ordre moral notamment. Après un pic de consommation de 94kg par an en 1998, la consommation de viande s'est **réduite** de 0,5kg par an avec une **accélération depuis 2016**.

Longtemps réservée aux catégories favorisées, sa **consommation** est aujourd'hui plus importante dans les **catégories moins favorisées**, les premiers se reportant sur les produits porteurs de signe de qualité ou bio.

L'évaluation de la qualité est complexe. Les critères d'appréciation utilisés par les professionnels pour déterminer les prix ne correspondent pas forcément aux appréciations des consommateurs. D'autre part, d'autres critères apparaissent comme la demande de systèmes plus vertueux (bien-être, environnement).

L'élevage renouvelé par l'agriculture biologique

De nouveaux modes d'élevage apparaissent avec des troupeaux plus petits, l'utilisation de moins de médicaments, un respect des saisons de production et l'utilisation de circuits courts pour la vente des produits. Ils trouvent un certain équilibre économique même si certaines contraintes ne les favorisent pas (impossibilité d'avoir des ateliers d'abattage, charge administrative...)

Quand la viande passe mal

Un tracas écologique

L'élevage est régulièrement remis en cause pour ces **impacts environnementaux** (gaz à effet de serre, utilisation de l'eau...). Sans contester la réalité de ces impacts, la mesure de ceux-ci engendre une forte **controverse** liée à la prise en compte de tous les facteurs et une bataille médiatique de chiffres. D'autre part, ces chiffres globaux masquent une diversité des modes d'élevage aux impacts très différents. Des solutions de ré-équilibre permettraient d'avoir moins d'effets : c'est l'agro-écologie soutenue par les politiques gouvernementales.

Certains affirment que l'alimentation des animaux d'élevage est en **compétition** avec celle des hommes car 70% des terres agricoles sont utilisés par l'élevage. Mais cette affirmation ne prend pas en compte le fait que les **herbivores** mangent des **ressources non consommables** par l'homme et qu'une partie de cette surface est non arable. La FAO estime que l'ensemble des terres cultivables suffirait à nourrir toute l'humanité exclusivement avec des végétaux dans les prochaines décennies. Néanmoins, cette estimation ne prend pas en compte la demande croissante de consommation de viande des pays émergents. Est-il décent d'inviter les nombreux habitants de ces pays à limiter leur appétit croissant pour la viande alors que les pays occidentaux restent les plus gros consommateurs ?

Mauvaise pour la santé, la viande ?

Les effets néfastes d'excès de sa consommation et de sa mauvaise préparation sont connus depuis très longtemps. Le **problème** vient de l'**excès** : alors que les protéines animales devraient représenter un tiers de l'apport protéique total, elles montent aux deux tiers des apports aujourd'hui en occident.

Une diminution forte et brutale de la consommation de protéines animales n'est pas sans danger, notamment pour éviter les carences en vitamine B, 12 ou D.

D'autre part, les méthodes d'élevage peuvent influencer sur la qualité nutritionnelle des viandes. Par exemple, les animaux de la filière industrielle qui se dépensent moins présentent parfois des teneurs en graisses et polluants plus élevées que les autres. Les additifs des produits transformés peuvent aussi avoir des effets néfastes.

Des cheptels fragilisés

La différence sanitaire de santé entre élevages ruminants bio et non bio n'est pas criante. En revanche, chez les monogastriques, la promiscuité élevée dans les élevages industriels favorise les contaminations malgré l'utilisation massive de médicaments. D'autre part, la raréfaction des races diminue les possibilités d'adaptation des cheptels.

Les pays de l'Union Européenne promeuvent le concept du **One Health** (une santé) prenant en compte l'impact des méthodes de production et de la santé animale sur la santé humaine. L'état des lieux est alarmiste, il souligne les problèmes posés par l'intensification de l'élevage. Néanmoins, on peut regretter que les préconisations qui en résultent se préoccupent plus de la santé humaine que de celle des animaux et de leurs conditions de vie.

Une fabrique de souffrances

On peut distinguer deux catégories d'activités : l'élevage traditionnel où l'on accompagne individuellement les animaux ; l'**élevage industriel** où l'on produit massivement avec une évacuation de la vie (automates, paillettes, hormones, production in vitro), générant des **souffrances autant humaines qu'animales**.

En faisant une approche de l'élevage en référence aux **théories sociologiques du don**, on peut considérer qu'il est une **relation de travail** homme-animal dans laquelle les **deux parties s'investissent**. Cette relation engage à la fois **affection** (l'animal est un être sensible) et **intéressement** (l'éleveur doit gagner sa vie). Le manque de reconnaissance de ce lien éleveur-animal est préjudiciable car le travail est une quête de reconnaissance de l'individu (financière, sociale, etc). Or dans l'industrie animale, non seulement celle-ci est bafouée (revenu faible, mauvaise opinion du public...), mais l'éleveur ne peut en attendre de la part des animaux.

De l'éthique au bien-être animal

Il est intéressant de se pencher sur les postures philosophiques concernant nos relations aux animaux.

Les postures à l'égard des animaux

L'éthique est une réflexion sur la manière de rendre des conduites acceptables par l'ensemble de la société, tandis qu'une morale est définie par des normes de conduite individuelles ou communautaires. Les défenseurs de l'animalisme tendent à faire passer leur cause du champ de la morale à l'éthique alors qu'elle n'est pas partagée au sein de la société, grâce à l'écho que rencontrent ses principes.

J.B. Jeangène Vilmer définit l'**éthique animale** comme l'étude du **statut moral** des animaux pris individuellement. Il décrit la diversité du mouvement. Il existe deux postures, celle relevant de la justice, et celle relevant de la compassion. On trouve les **abolitionnistes** (s'opposant à toute utilisation, considérée comme de l'exploitation, des animaux) et les **welfaristes** (s'attaquant à la manière de les utiliser). Dans l'éthique de la justice, on trouve trois approches : le déontologisme (égalité de traitement), l'utilitarisme (meilleure satisfaction possible des intérêts de tous), la théorie des capacités (satisfaire au mieux les capacités de chacun). Devant cette diversité, il appelle à une démarche pragmatique reposant sur l'autocritique des habitudes et la recherche de la conciliation.

De la critique philosophique à la croisade végane

L'**antispécisme** est un courant de pensée contestant les justifications de la **position dominante** de l'homme et utilitariste (recherche de la satisfaction des intérêts de tous les individus, humains et non humains). Il va souvent de pair avec des **postures morales** : végétariens, végétaliens, végétans (excluant toute utilisation d'animaux qui conduit à l'abolitionnisme). Ces derniers récusent le droit de posséder un animal (ce qui entrave leur liberté). Cette position pose le problème de l'avenir de tous les animaux domestiques.

Le mouvement végétariste est apparu au XIX^{ème} siècle avec le mouvement transcendantalisme de RW Emerson aux États-Unis et la Vegetarian Society en Angleterre. Cette dernière a connu une scission en 1944, certains de ses membres fondant le végétanisme. Celui-ci a pris son essor dans les années 60 avec différents organismes catalogués aux États-Unis comme « écoterroristes ». Les mouvements **végans** se partagent en deux groupes, une **frange radicalisée** et activiste, prônant l'action violente, et une **majorité pacifique** porteur d'idéaux, défendant la communion entre les êtres vivants.

Alors qu'ils sont très minoritaires dans la population (de l'ordre du %), grâce à un changement de mode de communication adoucissant leur message et diffusant des images choquantes d'élevages, les organismes végétans ont su créer une **mode du végan**. De nombreuses personnes sont séduites par les démarches commerciales (restaurants, industries alimentaires) sans pour autant adhérer à la pensée végane. On assiste ainsi à un processus typique d'**absorption d'une contre-culture** par la culture dominante, avec un effet de **dilution du message**. C'est pour cela que les leaders activistes poussent, pour rester dans l'originalité, à multiplier les actions plus radicales comme les tags sur les murs, la libération d'animaux captifs.

Des usages conflictuels

Végans et écologistes s'opposent fréquemment car ces derniers défendent l'élevage extensif et biologique et donc la mise à mort.

L'abattage rituel, par égorgement de l'animal encore conscient pour évacuer rapidement le sang, est source de vive controverse car il est une exception à l'obligation européenne d'étourdissement avant mise à mort, au motif des pratiques inscrites dans des traditions.

Des batailles juridiques, associatives et médiatiques

Le code rural reconnaissait la sensibilité des animaux et l'obligation de soins appropriés en découlant depuis longtemps alors que le code civil ne fait mention de celle-ci que depuis 2015. Les animaux sauvages restent non protégés. L'application du droit dépend surtout des moyens des agents des pouvoirs publics. Les condamnations prononcées par les magistrats sont modérées mais ont tendance à croître suite aux opinions exprimées dans les médias.

Le droit ne fait la distinction qu'entre animal sauvage et animal domestique. Rien n'est spécifique à l'animal de compagnie. La plainte pour maltraitance envers un animal de compagnie ne sera recevable que si un tiers a un intérêt pour agir.

Les communications diverses entraînent une confusion des genres. Les médias recherchent le scoop. Les associations nombreuses et divergentes ont du mal à faire entendre leur point de vue spécifique. La recherche d'avancées pragmatiques est alors difficile.

Les méandres du bien-être animal

Les dispositions en faveur du bien-être restent modestes avec des normes minimalistes dans l'élevage industriel. Même s'il a été défini par le respect de 5 libertés fondamentales, le concept de **bien-être** reste **ambigu** : quête infinie de règles pour préserver les animaux de toute souffrance pour les welfaristes ; absence de stress entravant la production pour les zootechniciens ; ensemble de normes dont le respect est coûteux pour les industriels ; concept inutile car écartant de la fin finale de suppression de l'élevage pour les abolitionnistes. Alors que pour les **éleveurs**, c'est un **ensemble de signes** qui les convainc que leurs **partenaires de travail** ont une **vie bonne**.

Malheureusement, les travaux de recherche et la formation sur le bien-être ne permettent pas d'améliorer substantiellement leur vie, seulement de **rendre acceptable socialement** leur exploitation industrielle.

Or c'est offrir une **vie bonne** qui donne du **sens** au travail de l'éleveur. C'est une vie qui ne subit pas de souffrance dénuée de sens, où les besoins individuels ou du troupeau sont satisfaits (espace, trouver de la bienveillance auprès des congénères et de l'homme) dans un **don réciproque** : vie, affection, bienveillance, confiance de la part de l'éleveur ; confiance, affection, labeur, et vie pour nourrir les hommes, de la part des animaux.

La **mort** de l'animal peut être **acceptable** qu'à partir du moment où il a eu **une bonne vie**. L'élevage peut aussi rendre la vie meilleure qu'à l'état sauvage. Les travaux d'anthropologues ont montré combien l'abattage des animaux doit être ritualisé pour pouvoir être sensé et assumé. Mais dans nos sociétés occidentales, même la mort des hommes est occultée, taboue. Elle ne peut être bonne.

Il faut s'interroger sur le sens d'une **vie sans animaux**. Les exclure de notre monde social, ce serait finalement **enlever de l'humanité à l'homme**.

Quelles seront nos relations aux animaux en 2050 ?

Défendre le bien-être des animaux et manger de la viande ne sont pas incompatibles.

Des alternatives agroalimentaires

La première voie est de réduire les 30% de denrées alimentaires gaspillées et finissant dans les poubelles. Une autre piste est de ré-élargir les espèces d'animaux consommées. Mais seulement 5% des consommateurs européens sont prêts à manger des aliments à base d'insectes. Une autre voie est la modernisation vers l'agro-écologie : rendre les systèmes industriels moins polluants, développer un élevage écologiquement intensif, diminuer le recours aux intrants, rendre les animaux plus efficaces par la sélection.

Des substituts de viande

Les défis techniques à relever pour fabriquer de la **viande in vitro** sont nombreux et la méfiance des consommateurs envers ces hypothétiques produits reste importante. Les interrogations sur l'impact écologique de ces viandes ne sont pas levées.

Il existe aussi des ersatz végétaux mais leurs qualités organoleptiques sont contestées.

Les **insectes**, élevés artisanalement, sont déjà consommés par environ 2 millions de personnes dans le monde. Leur consommation commence en Europe sans autorisation de mise sur le marché. Leur production bénéficie de certains avantages écologiques : une grande disponibilité ; un taux de conversion faible ; une capacité à se nourrir de déchets organiques ; le besoin de peu d'eau et peu de surface ; production de moins de gaz à effet de serre.

Repenser notre relation aux animaux

Il faut réviser le statut de l'animal domestique : arrêter de lui donner moins de valeur que l'animal sauvage et désigner les **animaux domestiques** comme ceux avec lesquels nous avons une **relation de travail**.

Pour des vies et des morts dignes, arrêter d'abaisser l'âge d'abattage, gérer la réforme. Permettre les abattoirs mobiles. Le surcoût ne serait pas forcément très élevé mais le prix de la vie digne.

Quatre scénarios

- **Des végétariens et des animaux libérés**

Les animaux domestiques sont rendus à la **vie sauvage** avec des refuges. Le nombre et la **variété** des espèces et races **diminuent** fortement. Les bocages et pâtures sont remplacés par des **landes broussailleuses**. Les **relations** affectives avec les animaux **disparaissent**.

- **Une viande rare et des animaux domestiques heureux**

L'**industrie** animale a **disparu**. On consomme toujours de la viande mais moins, plus chère et de meilleure qualité. Les **petits élevages** sont plus nombreux avec des **abattoirs de proximité**. Les **effets** néfastes sur l'**environnement** ont été **endigés**. Les **autres utilisations** (compagnie, secours, chasse...) restent autorisées mais **très réglementées**.

- **Des flexitariens et des animaux moins malmenés**

L'évolution des connaissances et des mentalités a entraîné une **modération de la consommation** d'animaux. Des **exploitations industrielles** perdurent mais sont soumises à des **contrôles** plus stricts et les produits industriels sont moins recherchés. Les abattoirs sont plus contrôlés. La **détention** d'animaux de compagnie est **plus réglementée** qu'aujourd'hui.

- **Rien ne change**

Le système actuel se poursuit, entraînant à plus ou moins long terme une **raréfaction** des espèces animales et végétales et la **mort des écosystèmes**. La condition animale se détériore. Les **conflits sociaux** augmentent : mangeur de viande contre végétarien, industriels contre petits producteurs. Les différentes **crises** (sociales, environnementales...) contraignent à des changements. Mais que reste-t-il ?

Conclusion

Il est peu risqué de parier sur une **extension des droits des animaux** car les sociétés humaines n'ont de cesse de légiférer contre toutes les formes de souffrance et de mise à mort. Mais il y a une **grandeur à défendre**, la **richesse des relations** tissées entre humains et animaux, qui n'existent que par une forme d'engagement des animaux dans une forme de travail.

Les décisions collectives à prendre portent sur notre volonté de vivre avec les animaux. Vivre avec, c'est : jouer, aimer, détester, collaborer, utiliser, aider, ce peut aussi être être tué ou se faire tuer.

La **viande** peut ainsi apparaître comme un **coproduit admis** de la riche relation aux animaux pourvu que l'élevage donne une vie bonne à l'animal, et qu'il soit inscrit dans une utilisation durable des ressources.

On se crispe sur la viande, mais cette **crise n'est pas cantonnée à la sphère alimentaire** : toutes nos relations avec les animaux sont en jeu, et c'est aujourd'hui que nous décidons de leur avenir.

Enseignements pour la filière cheval

En suivant le raisonnement des auteurs, la filière cheval sera affectée par cette **crise** de l'élevage tôt ou tard car elle ne porte pas sur la consommation de viande, mais sur la **légitimité de l'élevage** et de l'utilisation des animaux, et conduira à une extension des droits des animaux.

Le fondement de leur analyse pour réconcilier élevage et société, le (re)considérer comme une **relation de travail**, est particulièrement approprié dans le cas de l'élevage et de l'utilisation du cheval. Ainsi le **cheval** en ville, ou le cheval médiateur, pourrait-il être un **vecteur de réconciliation** entre la société et l'élevage en général ?

D'autre part, ils estiment que l'amélioration du bien-être par la **prolifération de normes** sert avant tout à rendre l'**élevage industriel sociologiquement acceptable** mais qu'elle est peu adaptée aux **autres élevages**. Pour ceux-ci, comme pour les structures d'utilisation du cheval, la mesure de **signes** montrant que les « **partenaires de travail** » ont une « **vie bonne** » semble plus adaptée. Ceci va dans le sens des travaux menés sur la mise en place de protocoles d'évaluation du bien-être comme [Awinhorse](#).